

THÉÂTRE

ALIS et ses merveilles
Page C 4



CINÉMA

Entre maladie mentale
et illumination
Page C 6



◆ LE DEVOIR ◆

CULTURE



GALE RESEARCH CO.

MUSIQUE

Tout Wagner à Berlin

JEAN-JACQUES NATTIEZ
COLLABORATION SPÉCIALE

On sait que Richard Wagner a contribué, après les Britanniques, à forger la notion moderne de festival. Chaque été, les wagnériolâtres, après avoir attendu parfois plusieurs années pour obtenir des billets, se rendent en pèlerinage dans la petite ville de Bayreuth, gravissent la « colline sacrée » et se pâment de ravissement en écoutant l'orchestre sourdre de « l'abîme mystique » — l'acoustique de Bayreuth est une des meilleures au monde, si ce n'est la meilleure, et justifie à elle seule le déplacement.

Il règne autour de l'œuvre et de la personne de Wagner un climat d'admiration et de passion mais aussi de controverse qui ne tient pas seulement à la qualité fabuleuse du compositeur ou aux proportions gigantesques de ses opéras mais aussi aux résonances idéologiques et politiques de ses écrits et du contenu de ses œuvres: son antisémitisme évident, souligné au XX^e siècle par le culte qu'Hitler lui vouait, n'est pas la moindre zone d'ombre de son génie créateur. Encore aujourd'hui, on le sait, il est en principe interdit de jouer du Wagner en Israël, et quand un chef s'y hasarde, comme Daniel Barenboim récemment, il déclenche des tornades de polémiques.

Ce que l'on sait moins, c'est que de grands intellectuels allemands, comme le philosophe Jürgen Habermas, se refusent, par principe, à assister à une représentation de ses opéras. Chez d'autres, l'œuvre et la pensée de Wagner provoquent des réactions à la fois enthousiastes et embarrassées: à son sujet, écrivait Thomas Mann, « la mauvaise Allemagne, c'est la bonne qui a mal tourné. Voilà pourquoi il est tout à fait impossible à un esprit allemand de renier complètement la mauvaise ».

Trop de maisons d'opéra à Berlin ?

Pour la plupart des wagnériens, hors de Bayreuth, point de salut. Mais les choses vont peut-être changer. En effet, le festival de Bayreuth ne présente jamais, chaque été, la totalité des opéras de Wagner inscrits au répertoire. Or une maison d'opéra berlinoise, et non des moindres, le Staatsoper, répète l'exploit qu'elle avait accompli en mai et juin 1933 lorsque, pour la première fois, « tout Wagner » avait fait l'objet d'un festival. En deux cycles, l'un en mars dernier et l'autre en avril, l'opéra d'Etat de l'ex-Berlin-Est offre dans l'ordre chronologique ses dix ouvrages majeurs. D'abord, *Le Vaisseau fantôme*, *Tannhäuser* et *Lohengrin*; puis, la *Tétralogie*, cet ensemble de quatre opéras intitulé *L'Anneau du Nibelung* et qui comprend *L'Or du Rhin*, *La Walkyrie*, *Siegfried* et *Le Crépuscule des dieux*; enfin, *Tristan et Isolde*, *Les Maîtres chanteurs de Nuremberg* et *Parsifal*.

En présentant l'ensemble des opéras qui ont donné à Richard Wagner une stature probablement définitive dans l'histoire de la musique, le Staatsoper de Berlin se construit une position enviable sur l'échiquier allemand et international des maisons

VOIR PAGE C2: WAGNER



SOURCE: VUES D'AFRIQUE

Karmen
Un film
de Joseph
Gaï Ramaka
(Sénégal)

Le poids des traditions

Aux 18^e Journées du cinéma africain et créole qui s'ouvrent jeudi avec *Karmen* de Joseph Gaï Ramaka, certaines thématiques reviennent plus souvent que d'autres: tel le sort réservé aux femmes, dans la société musulmane, entre autres.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Sortir de film en film aux Journées africaines et créoles, c'est prendre le pouls de la production cinématographique des Antilles et d'Afrique, mais aussi entrer de plain-pied dans des cultures tantôt en évolution, tantôt en panne d'évolution. Le septième art est un miroir qui renvoie parfois une terrible image de sociétés immobiles.

Prenez la condition des femmes. Dans plusieurs pays en voie de développement, leur sort est tout sauf enviable, tant le poids des traditions et de la religion les accable. Pas étonnant que cette thématique soit sans cesse reprise dans ce 18^e cru de Vues d'Afrique. L'art devient alors une arme de dénonciation pour combattre une hiérarchie qui condamne bien des femmes à une condition qui frôle celle d'esclaves.

Sensualité et tragédie

Pourtant, en guise de film d'ouverture, c'est la libération d'une femme qui se voit célébrée en musique. Il s'agit de *Karmen*, qui inaugure la fête le 19 avril prochain avant de gagner nos salles le vendredi suivant. La danseuse gitane qui rendait les hommes fous était née de l'imagination de Prosper Mérimée, avant d'être reprise par Bizet dans son célèbre opéra, sans cesse adaptée par la suite à l'écran, par Lubitsch, Feyder, Saura, Rosi, etc. En 1954, il y eut même

une version «black» de la belle: *Carmen Jones* d'Otto Preminger. Cette fois, *Karmen* de Joseph Gaï Ramaka est transposée en Afrique, musique de Bizet en moins et épisode homosexuel en plus. Loin des interdits qui frappent souvent les femmes africaines, cette *Karmen* noire de Dakar est portée par la danse, la musique des chœurs et une sensualité vibrante. Car la grande séductrice (incarnée par Djeinaba Diop) est une bombe ébène de liberté sexuelle qui enflamme tous ceux qui l'approchent, dont une sensible directrice de prison incarnée par Stéphanie Biddle. Le mythe est ici souverain et se transforme en figure moderne où la sensualité étirent la tragédie, en explosant sans la moindre entrave. Bienheureuse *Karmen* qui brûle sa vie et nargue la mort.

L'autonomie de cette flamboyante danseuse bourreau des cœurs ne trouve guère d'écho dans la plupart des films consacrés à la condition féminine aux 18^e Journées africaines et créoles. Ceux-ci abordent plutôt la prison à vie que leurs sociétés réservent aux femmes. Le cinéma éclaire de l'intérieur des sociétés d'inégalité, et même s'il n'apporte pas de réponses, du moins fait-il sortir certaines réalités douloureuses du placard.

Des œuvres de malheur et d'enchaînement viennent décrire la condition des femmes d'Afrique, avec sommet dans le monde musulman où mieux vaut naitre homme que femme. Ces films sont aussi des pieds de nez et des répliques cinglantes faits par des réalisatrices à leur univers phallocrate. Le plus bouleversant des longs métrages sur la question est l'excellent *La Saison des hommes* de la cinéaste tunisienne Moufida Tatl. Celle-ci devait déjà son renom à des films à la fois grand public et sensibles comme *Halfaouine* et *Les Silences du palais*, où elle rendait audibles des voix muselées.

VOIR PAGE C2: TRADITIONS



SOURCE: VUES D'AFRIQUE

**La Saison
des hommes
de Moufida
Tlati
(Tunisie)**

LE SEPTIÈME ART
EST UN MIROIR
QUI RENVOIE PARFOIS
UNE TERRIBLE IMAGE
DE SOCIÉTÉS IMMOBILES.

Culture

WAGNER

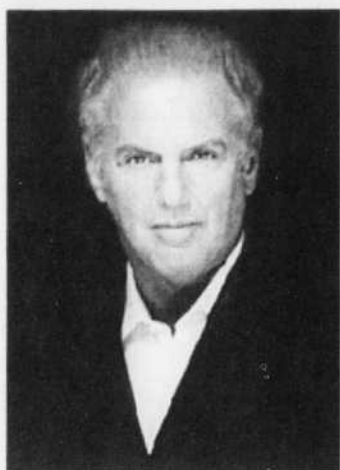
Barenboim tient à souligner l'universalité et la modernité de Wagner

SUITE DE LA PAGE C 1

d'opéra pour des raisons qui ne sont pas seulement d'ordre esthétique et qu'il convient de considérer.

On le sait, la réunification des deux Allemagnes a coûté fort cher à la nouvelle république fédérale, et les crédits sont aujourd'hui plus limités qu'ils ne l'étaient au moment de l'euphorie déclenchée par la chute du mur de Berlin. Le résultat, bien sûr, c'est que la nouvelle capitale allemande se retrouve bien souvent dotée d'institutions qui semblent faire double emploi. Ainsi, les mélomanes ont aujourd'hui accès à la fois au Deutsche Oper de l'ancien Berlin-Ouest, superbement équipé, d'une capacité d'environ 2000 places et bénéficiant d'une acoustique somptueuse, ainsi qu'à deux institutions de l'ex-Berlin-Est: le Komische Oper, ouvert en 1947, et le Staatsoper, installé dans un très bel édifice construit en 1742 par Frédéric le Grand. La population berlinoise compte suffisamment de mélomanes cultivés pour que ces maisons d'opéra affichent complet tout au long de saisons particulièrement denses et ne détestent pas avoir la possibilité de choisir, une même année, entre plusieurs productions d'une même œuvre...

Mais alors que le déficit de la Ville a atteint 30 milliards de dollars, des voix se sont élevées pour souhaiter la «rationalisation» des politiques de subvention, qui se montent, chaque année, à 120 millions de dollars (c'est la version berlinoise et artistique de la concurrence entre Dorval et Mirabel). Un sénateur berlinois à la



ARCHIVES LE DEVOIR
Daniel Barenboim

Culture, Christoph Stözl, a pu proposer de regrouper les trois opéras sous une même administration et de leur assigner des mandats distincts: les opéras légers au Komische Oper, bien sûr, les grands opéras comme ceux de Wagner, Verdi, Bellini ou Puccini au Deutsche Oper, et le répertoire baroque et les œuvres de Mozart au Staatsoper. Mais pourra-t-on imposer cette politique à une institution qui a répondu à une menace de fermeture pour restauration en organisant le premier festival Wagner complet du XXI^e siècle?

Barenboim dirige tout Wagner...

À cette rivalité exacerbée par la situation économique s'ajoute une querelle d'ordre esthétique: qui est le plus apte à incarner l'«identi-

té musicale allemande»? Christian Thelemann, directeur musical du Deutsche Oper, partisan de productions allemandes d'opéras allemands et rebelle aux audaces scénographiques, plus berlinois que les Berlinoises? Ou Daniel Barenboim, directeur musical de l'Orchestre symphonique de Chicago et du Staatsoper, régulièrement invité à Bayreuth, où il a déjà dirigé la *Tétralogie*, *Tristan*, *Les Maîtres chanteurs...* et *Parsifal*, artiste cosmopolite — comme le souligne son site Web (www.daniel-barenboim.com) — dont une certaine presse n'hésite pas à rappeler qu'il a un passeport israélien?

Et cela, sans parler de la succession à la direction du festival de Bayreuth lorsque Wolfgang Wagner, le petit-fils de Richard, se décidera à prendre sa retraite. Thelemann devrait diriger une nouvelle *Tétralogie* à Bayreuth à partir de 2006, mais Barenboim n'est-il pas en train de se mettre en lice comme candidat possible à la direction? Pour une simple raison: c'est lui, et lui seul, qui dirige *tout* Wagner à Berlin au cours de ces deux cycles...

Si ce cycle Wagner est possible aujourd'hui, c'est parce que, ces dernières années, le Staatsoper a monté les dix opéras de Wagner les uns après les autres. Qui plus est, avec toujours le même tandem Daniel Barenboim-Harry Kupfer. Ce metteur en scène avait proposé, avec lui, il y a quelques années à Bayreuth, une *Tétralogie* digne de l'ère électronique. Barenboim tient à souligner l'universalité et la modernité de Wagner. Si un Wieland Wagner a mis en scène la totalité de l'œuvre wagnérienne, en revanche, c'est probablement la première fois, et cela relève de l'exploit, qu'un même chef dirige tous ses opéras en une période de temps aussi courte.

On sera donc en présence d'une vision esthétique et musicale de l'œuvre wagnérienne particulièrement cohérente puisque confiée à la même équipe de bout en bout.

Au delà de la crise économique et des luttes de pouvoir qui tissent la toile de fond de ces cycles Wagner, ce sont avant tout la qualité et la signification esthétiques de l'entreprise berlinoise qu'il faudra examiner, avec des artistes aussi réputés que Waltraud Meier ou Deborah Polaski. J'aurai le plaisir de rendre compte des dix représentations du deuxième «cycle Wagner» du Staatsoper dans deux articles à venir.



SOURCE VUES D'AFRIQUE
Inch'Allah dimanche de Yamina Benguigui (Algérie) a remporté la Vague d'or du meilleur film au Festival de Bordeaux en 2001.

TRADITIONS

SUITE DE LA PAGE C 1

Avec *La Saison des hommes*, Tatli explore davantage encore la vie de femmes qui ne s'appartiennent pas mais se contentent d'une existence asphyxiée. Place à une œuvre chorale où plusieurs épouses recluses dans une grande maison de l'île de Djerba dépérissent, faute de liberté, faute d'amour aussi ou même de sexe car les maris travaillent à Tunis ou les ont abandonnées. L'héroïne principale, la tisseuse de tapis Aïcha (Rabiba Ben Abdallah), exploitée, délaissée, tyrannisée par une terrible belle-mère n'est qu'attente sans cesse brimée. Dans cette sorte de gynécée ou de harem sans hommes, le pouvoir viril est néanmoins omniprésent et régent les moindres mouvements de ces captives, esclaves sacrifiées au besoin éventuel de ces messieurs qui ne se manifestent pas souvent.

Ce film étonne quand l'on songe que la Tunisie est considérée au sein du monde arabe comme un modèle d'émancipation ou la polygamie et la répudiation unilatérale, par l'homme seulement, se voient entre autre interdites.

«Quatorze siècles de tabous ne s'effacent pas en une génération», a confié Moufida Tatli dans une récente entrevue. À ses yeux, un

écart important existe entre une minorité citadine éclairée de Tunisie et une majorité rurale réfractaire au changement. «Nous pouvons observer dans nos sociétés arabo-méditerranéennes réprouvées plus ouvertes, des constantes toutes liées à la place de la femme au sein de la famille et de la société, dit-elle. Ces constantes sont l'émanation d'un ordre moral rigide et d'un ordre social immuable. Transmises par la mère, les traditions séculaires sont forgées d'une génération à l'autre.»

Servitude

Ces traditions s'exportent d'un continent à l'autre. *Inch'Allah dimanche*, de Yamina Benguigui, témoigne lui aussi avec éloquence de la servitude des femmes musulmanes. On devait déjà à cette cinéaste française d'origine algérienne *Le Jardin parfumé*, un documentaire sur la sexualité dans le monde arabe, primé l'an dernier à Vues d'Afrique et représenté dans cette 18^e édition. *Inch'Allah dimanche* semble pour sa part faire suite à *La Saison des hommes* de Tatli, mais une étape plus tard, quand les femmes délaissées empruntent la route de l'exil.

Dans cette fiction, Zouina (Fejria Deliba) arrive dans une petite ville française avec ses enfants pour y rejoindre un époux qu'elle n'a à peu près pas fréquenté depuis dix ans. Le choc culturel est au rendez-vous. Là encore, une terrible belle-mère persécute la bru. Et le mari, violent, bat sa jeune femme, la séquestre, la brime alors qu'elle tente tant bien que mal de s'adapter à son nouveau milieu, sous les brimades de voisins. Ce film assez manichéen, avec bourreaux et victimes, mais néanmoins touchant et bien noté, aborde la perte de repères d'une femme doublée du désir éperdu de nouer des liens,

de grandir. Il aborde aussi le fossé qui existe entre époux. Leurs modes de vie et leurs droits sont si différents qu'ils peuvent à peine communiquer. Cette absence de langage commun, cette incapacité de s'atteindre est à l'origine de bien des drames que les traditions perpétuent.

Elles ne sont pas sorties de l'auberge, les femmes musulmanes, et des histoires révoltantes viennent en images démontrer leur servitude à qui mieux mieux. Un petit film de la Marocaine Najiss Nejjar, *Le Septième Ciel*, décrit une situation tellement pathétique qu'on se croirait dans le conte *La Petite Fille aux allumettes*. L'héroïne est une jeune bergère, privée d'école par son père instituteur, reléguée à la compagnie des moutons et persécutée par un groupe d'écoliers qui la torturent de toutes les manières possibles. Cette enfant a parfois hâte d'aller retrouver sa mère morte, tant son existence est dure, mais elle rêve aussi d'étudier comme les garçons. Son destin sera pourtant transformé par des bons samaritains qui la prendront sous leur aile. Tout est bien qui finit bien. Mais auparavant, que de malheurs! Parfois, les vies décriées dans ces films au départ sont si tragiques, le sort réservé aux femmes si injuste qu'on a peine à y croire. Le poids des traditions pèse pourtant sur elles.

«L'homme est aussi victime d'un système, estime Moufida Tatli. Un système qui le protège et lui confère des privilèges qu'il n'a pas envie de changer.»

18^{ES} JOURNÉES
AFRICAINES ET CRÉOLES
à Montréal, du 19 au 27 avril
au Cinéma Impérial, au Cinéma
ONF, au Goethe-Institut
et à la Société des arts
technologiques

LE GRAND SUCCÈS DU TNM ENFIN
EN REPRISE À L'OUTREMONT!
Variations énigmatiques

UN VÉRITABLE THRILLER SHOCK ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT!



«Vous aimerez Variations Énigmatiques... Cynisme, humour féroce: festocade est aussi brillante qu'horgeuse»

Jean St-Hilaire, LE SOLEIL

«... un théâtre où l'intelligence est au service de l'émotion.»

Luc Boulanger, VOIR

Billets en vente maintenant:
(514) 790.1245

GAGNANT
PRIX DU PUBLIC
AU GALA DES MASQUES

AU THÉÂTRE OUTREMONT
LES 17, 18, 19, 20 ET 21 AVRIL

DÈS MERCREDI PROCHAIN!
quelques bons billets encore disponibles

Billets en vente au guichet du Théâtre Outremont www.theatreoutremont.ca, sur le réseau Admission, au (514) 790-1245 ainsi que sur www.admission.com.

ALIS est par excellence
l'art de notre époque:
celui qui reste à inventer.
Laurence Louppe

ALIS...ou2
(France)

3 soirs seulement

«Avec les mots, ils créent des images et avec les images, des mots.
Duchamp et Perec ne sont pas très loin...»
Libération

«Ils mettent la réalité sens dessus dessous pour la décortiquer,
construisant un théâtre d'objets et de mots, comme autant de pièges
qui culbutent le sens, basculent les certitudes.»
Le Monde

18 au 20 avril

USINE ©

514.521.4493 514.790.1245

L'AUTRE

Une création envoûtante - peut-être même la plus envoûtante de toutes les œuvres de Vasconcelos depuis les dernières années - originale et particulièrement imaginative, où les anges sont déçus et la quête de soi sans fin. Réellement poétique.

André Martin, LE DEVOIR

L'Autre prouve sans nul doute qu'il n'existe pas de meilleur moyen que la puissance métaphorique des chorégraphes de Vasconcelos pour capter sur scène la rhapsodie perpétuelle des rapports entre les hommes.

Christian St-Pierre, LES CAHIERS DE THÉÂTRE JEU

L'Autre is a stunning integration of dance and theatre performed with awe-inspiring grace, intensity and passion.

Sarah Gignac, THE OTHER PRESS - VANCOUVER

The primal joy of dancing (and running) until you drop is celebrated. Just when you think the revels are ended, there's one more exuberant fling...
Bravely innovative.

Pat Donnelly, THE GAZETTE

Envoûtant et paradoxal.
Comme le rêve.

Pierre Thibault, ICI MONTRÉAL

Mise en scène et chorégraphies
Paula de Vasconcelos

Décor
Raymond Marius Boucher

Costumes
Louis Hudon

Anne-Marie Veevaete

Lumières
Jean-Charles Martel

Avec
Daniel Desputeau
Gregory Hlady
Anne Le Beau
Carla Ribeiro
Bruno Schiappa
Catherine Sénart
Paul-Antoine Taillefer

Une production de
PIGEONS
international

à l'USINE C
du 4 au 13 avril
billets: 521-4493

THÉÂTRE 50
DU NOUVEAU MONDE

LE
TREMBLAY
NOUVEAU
EST
ARRIVÉ!

L'ÉTAT DES LIEUX

Comédie dramatique de Michel TREMBLAY
Mise en scène de André BRASSARD

AVEC ★ Marthe TURGEON
Kathleen FORTIN · Denys PARIS · Rita LAFONTAINE
Laurent Duceppe-Deschênes · Louis-Olivier Mauffette

Concepteurs:
Jean Bélanger · Danièle Lévesque · François Laplante
Michel Beaulieu · Larsen Lupin · Normand Blais
Jacques-Lee Pelletier · Jean-François Marleau

Une présentation
BANQUE NATIONALE

Dès le 23 avril
Réservations 866-8668
www.tnm.qc.ca

Culture

Le théâtre anglophone à Montréal

Survivre, à tout petits pas

Dans les communautés culturelles menacées, l'activité dramatique l'est encore plus...

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

Pas simple de tracer le portrait du théâtre anglophone à Montréal. Pas rose non plus. Même que le constat est plutôt triste. Quelques coups de fil et un bref survol du terrain permettent de peindre un bien désolant tableau: le public ne se renouvelle pas; les comédiens locaux prennent le chemin du ROC ou d'Hollywood, et les metteurs en scène aussi, pour les mêmes raisons. Le théâtre anglophone à Montréal est en crise. Pire: le théâtre anglo est en train de s'éteindre à petit feu. Triste, qu'on disait...

Profitons du moment où les grandes salles font connaître leur prochaine saison pour plonger dans cet univers que l'on connaît si mal. Première surprise: on y constate rapidement que le sort du théâtre anglophone à Montréal ressemble à celui du théâtre franco-phonie à Edmonton, Saint-Boniface ou Halifax. Il est question de la survie d'une culture: là-bas la nôtre, ici la leur. Or, sans prétendre à quelque étude scientifique que ce soit, on peut penser que dans les communautés culturelles menacées, l'activité dramatique l'est encore davantage.

Étincelles

Bien sûr, le mot «agonie» («n.f. — moments, heures précédant immédiatement la mort») est un peu fort pour décrire la situation du théâtre anglophone à Montréal: on n'en est pas encore immédiatement avant le trépas. Quelques étincelles fusent encore, parfois.

À Montréal, tout le monde connaît le Centaur Theatre, le TNM des anglophones, qui s'est lentement creusé une niche dans l'ancien édifice de la Bourse depuis les années 70 et qui offre une programmation annuelle comptant bon an mal an six spectacles... «de qualité souvent inégale», souligne notre critique Hervé Guay. On verra pourquoi. Il y a aussi le Saydie Bronfman, qui réussit encore parfois à se démarquer du Centaur, sauf que, prétendent certains, faute de moyens et faute de public surtout, le Saydie, comme on dit familièrement, semble se condamner à faire des choix de plus en plus conservateurs. Certains considèrent désormais que l'institution est devenue un *roadhouse*, une sorte d'arrêt facultatif sur le circuit des salles nord-américaines.

Evidemment, du côté du Centaur — où l'arrivée de Gordon McCall comme directeur artistique est perçue comme un souffle d'air frais — et du Saydie Bronfman, on n'est pas d'accord

avec cette vision des choses. Barbara Ford, du Saydie, parle de la prochaine saison avec enthousiasme. On n'en connaît les détails que dans quelques jours (le 16, en fait), mais on sait déjà que deux des membres du Montreal Young Company, Chris Abraham et Bill Glasco, signeront chacun une mise en scène alors que trois spectacles extérieurs en provenance de l'Angleterre, de Winnipeg et du Yiddish Theatre compléteront la saison.

De son côté, le Centaur offre une programmation 2003 toute faite de premières. Première anglophone du tout nouveau Michel Tremblay, *L'État des lieux*, qui deviendra *Impromptu On Nun's Island* en anglais (dans une traduction de Linda Gaboriau); première en anglais du récent succès d'Evelyne de la Chenelière, *Des fraises en janvier* (*Strauberrys in January*). Première aussi de la nouvelle *full-length comedy* du duo d'humoristes Bowser & Blue, *The Paris of America*. Première montréalaise également de *Vinci*, de la Canadienne Maureen Hunter, et de *Proof*, de

David Auburn, une pièce américaine qui a reçu le Pulitzer et le Tony du théâtre en 2001.

Reste cependant, comme le souligne Harry Standjovsky, un comédien anglophone basé à Montréal et dont la carrière a aussi un volet pancanadien, que «les Anglos d'ici sont de moins en moins intéressés par le théâtre; c'est presque une activité réservée aux personnes âgées. Je suis sans doute de la dernière génération pour laquelle le théâtre est le summum des arts de la scène. On est beaucoup plus cinéma, maintenant. Les comédiens autant que le public».

Un bien petit milieu

Pourtant, officiellement, le théâtre anglo-québécois compte une cinquantaine de compagnies regroupées sous le parapluie de la Quebec Drama Federation (www.quebecdrama.org/about/aboutqdf.html). Une fois par année, on entend parler de quelques petites compagnies. Le Montreal Young Theatre, l'une des plus prometteuses, est en relâche pour une période d'un an; l'Infinithéâtre, qui a succédé à la compagnie 1774 de Mariane Ackermann, s'est fait silencieux; The Other Theatre, de Stacey Christodolou, dont on a parlé à quelques reprises dans nos pages alors qu'elle montait des spectacles en français; Teesridunya, qui considère les tensions multiculturelles comme un lieu théâtral fécond, comme vient de le montrer son récent et controversé *Bhopal*; et le Black Theatre Workshop qui, selon certains observateurs, ne re-



Une scène de *Carlos In Therapy*, une production de The Other Theatre, mise en scène par Stacey Christodolou et présentée au théâtre Prospero en début d'année.

SOURCE ELISA ALBY

flète plus que très mal une communauté qui s'est considérablement élargie et qui ne parle plus uniformément la même langue. Mais si vous ajoutez à cela la partie anglophone du Fringe Festival et le noyau dur toujours bien vivant des théâtres d'été anglophones des

Cantons-de-l'Est (Knowlton, Bromme, North Hatley), vous aurez fait le tour. Un bien petit tour malgré les oublis involontaires. «Au fond, reprend Hervé Guay, le théâtre anglophone ici est tourné vers Toronto. Et en général, malgré quelques surprises chaque année, on oscille entre

l'hyperinstitutionnel des grandes compagnies et l'hypermarginal des plus petites.»

Paul Lefebvre, du Théâtre français du CNA, a longtemps travaillé ici avec la compagnie Teesridunya. Il a une idée bien précise sur la question: «Le problème du

théâtre anglophone à Montréal — et encore plus ailleurs au Québec — tient au fait que c'est un petit milieu aux ressources limitées, explique-t-il. Le casting d'une production, par exemple, est toujours une étape extrêmement difficile: il n'y a pas beaucoup de monde puisque les meilleurs comédiens et metteurs en scène montréalais travaillent sur le circuit canadien, ce qui fait des deux grandes compagnies de Montréal des compagnies d'abord canadiennes avant d'être montréalaises puisque leur réservoir de ressources est ailleurs. C'est un milieu nomade, sans ancrage véritable à Montréal.» Pour sentir concrètement le poids de ce milieu, Paul Lefebvre suggère de lire *Jump*, un roman de la comédienne Mariane Ackermann, qui trace un portrait assez fidèle des arrières-scènes anglophones de Montréal à l'occasion de la création d'un *Godot*.

Harry Standjovsky a trouvé, lui, son point d'ancrage à Montréal. Il a travaillé partout au ROC; au théâtre, à la télé et au cinéma. Mais il s'est établi à Montréal par amour et il réussit à bien gagner sa vie en jouant dans les productions qui l'intéressent, en faisant de la mise en scène, du «travail de voix» pour la télé aussi, et en donnant quelques heures de cours à Concordia. Mais c'est une exception, une rare exception. «Il faut être polyvalent, explique-t-il, et toucher à tout, comme les francophones, d'ailleurs. Mais le problème majeur tient au fait qu'il n'y a pas de relève en ce qui a trait au public. C'est comme si on avait perdu les jeunes au profit du cinéma. Comment aller chercher ce public, c'est ça, la question importante. Moi, je pense que la solution réside dans une petite salle de 150 places où on pourrait les attirer et les séduire. Une petite salle bien équipée, accessible, ouverte à tous et définie par les risques qu'on oserait y prendre.»

Le théâtre anglophone à Montréal ne pourrait-il subsister qu'à ce seul prix? La question est posée.

ENTREZ DANS LE NOUVEAU MONDE



KEAN Alexandre Dumas adaptation JEAN-PAUL SARTRE
LA NUIT DES ROIS Shakespeare mise en scène RENÉ-DANIEL DUBOIS
L'ÉCHANGE Paul Claudel mise en scène MARTIN FAUCHER
LES MANUSCRITS DU DÉLUGE Michel Marc Bouchard mise en scène YVES DESGAGNÉ
DANSER À LUGHNASA Brian Friel traduction PAUL LEFEBVRE mise en scène BEN BARNES
LA FACE CACHÉE DE LA LUNE conception et mise en scène Robert Lepage

Saison 2002-2003 Abonnement 866-8668
Pour en savoir davantage, consultez notre magazine ou visitez notre site www.tnm.qc.ca

théâtre du rideau vert



DU 23 AVRIL AU 18 MAI 2002

La veuve rusée

Goldoni

Traduction Marco Micone

Mise en scène Guillermo de Andrea

Avec Geneviève Rochette, Emmanuel Bilodeau, Pierrette Robitaille, Tony Conte, Ginette Chevalier, Andreas Apergis, Isabelle Drainville

Décors

Yvan Gaudin

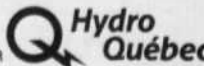
Costumes François Barbeau

Lumières Stéphane Jolicoeur

Musique Donato Sartori

Musique Osvaldo Montes

Accessoiristes Jean-Marie Guay, Alain Jenkins

RÉSERVATIONS : (514) 844-1793 www.rideauvert.qc.ca

Culture

THÉÂTRE

ALIS et ses merveilles

... Ou 2, une œuvre passionnée du groupe ALIS, prend l'affiche à l'Usine C

ALIS, c'est Pierre Fourny et Dominique Soria. Ces artistes ne se réclament ni de la danse, ni de la peinture, ni du théâtre proprement dit, car leur pratique se rattache à tous ces arts à la fois. En découvrant leur magie industrielle, on pense aux courants surréaliste et minimaliste, ainsi qu'à certains jeux pataphysiques. Pour la deuxième fois, ils sont de passage à Montréal avec leur plus récent spectacle, intitulé ... Ou 2.

SOLANGE LÉVESQUE

Ils se sont donné pour nom ALIS, les premières lettres de quatre mots: association, lieu, image, son, «non parce que nous formons une association», précise Pierre Fourny, «mais parce que notre travail associe les trois derniers éléments». Dominique Soria et Pierre Fourny travaillent maintenant de concert depuis vingt ans. Ce n'est pas la première fois qu'ALIS rend visite au Québec: en 1990, le duo était venu présenter *En attendant Mieu* à l'Espace libre. Joint au téléphone à Moncton, première étape de leur tournée canadienne, Pierre Fourny raconte le singulier parcours de ces deux bricoleurs-poètes que rien ne destinait au spectacle, puisque lui possédait une formation de sinologue et qu'elle était comptable. «Nous avions un goût commun de la manipulation des objets et nous aimons transformer les images; nous éprouvons une passion pour les mots et un plaisir à jouer avec les sens.»

Réunis par hasard sur une petite production multimédia, ils se sont découvert un goût commun du spectacle, «à condition qu'il s'adresse à l'intelligence et qu'il s'éloigne des formes codifiées et traditionnelles». Au cours de la dizaine de spectacles qu'ils ont conçus jusqu'à maintenant, ils ont développé un style original qui n'est pas sans parenté avec la performance.

Tirer profit de tout

Ces créateurs mettent en scène des mots et leur sens, au propre comme au figuré, puisqu'ils tirent profit tout autant de la configuration physique des mots que de leur contenu sémantique. En les coupant en tranches horizontales ou verticales et en créant des effets de miroir, ils font découvrir aux spectateurs comment le non, par exemple, peut être contenu dans le oui, et comment un oui peut devenir inoui; ils s'amuse à mettre au jour le bagage commun des mots *clef et ciel, eau et bas*. Comme on le devine,



Les créateurs d'ALIS mettent en scène des mots et leur sens, au propre comme au figuré, puisqu'ils tirent profit tout autant de la configuration physique des mots que de leur contenu sémantique.

leur travail est animé par une composante ludique qui s'apparente à l'absolue liberté créatrice du rêve. (Et comme le hasard fait parfois les choses avec une certaine poésie, ils viennent d'une petite localité française qui porte le nom de Fère, sur le chemin de Dormans, patrie des célèbres roses — puisque c'est en Picardie — et village natal de Camille et Paul Claudel).

En visionnant le vidéo extrait de ... Ou 2, deuxième volet d'une trilogie dont la première partie s'intitulait *100 mobiles à part un*, on tombe tout de suite sous le charme. Et on ne peut s'empêcher de se rappeler l'expérience menée par Jean-Pierre Ronfard dans *Les objets parlent*, présenté en 1987 à l'Espace libre. Dans ce spectacle, les objets seuls devenaient personnages. On pense également aux performances de Manon Labrecque, qui joue littéralement avec les mots, et aux spectacles très raffinés de Marcelle Hudon (*Le requin blanc se multiplie*, présenté récemment), une artiste multidisciplinaire qui met l'illusion à profit et travaille à

partir du minuscule, du découpage et de la marionnette.

«Nous partons d'une accumulation d'images récupérées ici et là dans la publicité imprimée, puis découpées, de sons et de mots», explique Pierre Fourny. *Nous faisons de la poésie à 2 mi-mots et au pied de la lettre, littéralement, puisque nous nous permettons de couper des mots en deux.* La critique les a souvent rapprochés des danseurs contemporains, parce que le déroulement de leurs spectacles échappe à la linéarité. «Nos combinaisons de mots et d'images ne débouchent pas sur un discours logique; en tout cas, pas sur une logique traditionnelle.»

Les artistes d'ALIS procèdent comme ils le feraient pour une mu-

sique; leur ambition n'est pas de raconter mais d'évoquer; la mémoire d'un éventuel déroulement, au sein de ... Ou 2, ne s'inscrit pas sous forme de phrases logiques et complètes, mais sous forme d'impressions. «Nous nous arrêtons avant que le sens ne devienne clos», souligne Pierre Fourny. Cela suppose une attitude ouverte de la part du spectateur. «Il sera mieux disposé à recevoir notre spectacle s'il arrive sans a priori, sans bagages, car il possède déjà tout ce qu'il faut pour apprécier ce qui se passera sous ses yeux. Comme lorsqu'il va au concert, chaque spectateur doit trouver une place et un sens personnels dans le spectacle.» Les charmes d'ALIS sont évidemment sous-tendus par une précision technique impitoyable. «Notre spectacle exige une synchronisation parfaite. La part du plaisir y est très importante; sans être un spectacle comique à proprement parler, ... Ou 2 est truffé de clins d'œil, de jeux de mots et d'images.» Car ALIS anime et trafique aussi finement les images; grâce à de savants éclairages, des baigneurs s'enfoncent dans le bitume d'une route, notamment, et des mains géantes s'emparent des personnages pour les emmener au pays de Lewis Carroll, de Georges Perec, de Jacques Prévert et de tous ceux qui n'ont pas peur de briser les mots pour en faire des miroirs.

Dans le cadre d'une tournée canadienne qui les mène des provinces maritimes aux provinces de l'Ouest, Dominique Soria et Pierre Fourny feront escale à l'Usine C à Montréal, les 18, 19 et 20 avril, à 20h. Information: (514) 521-4493 ou (514) 790-1245 ou 1 (800) 361-4595.

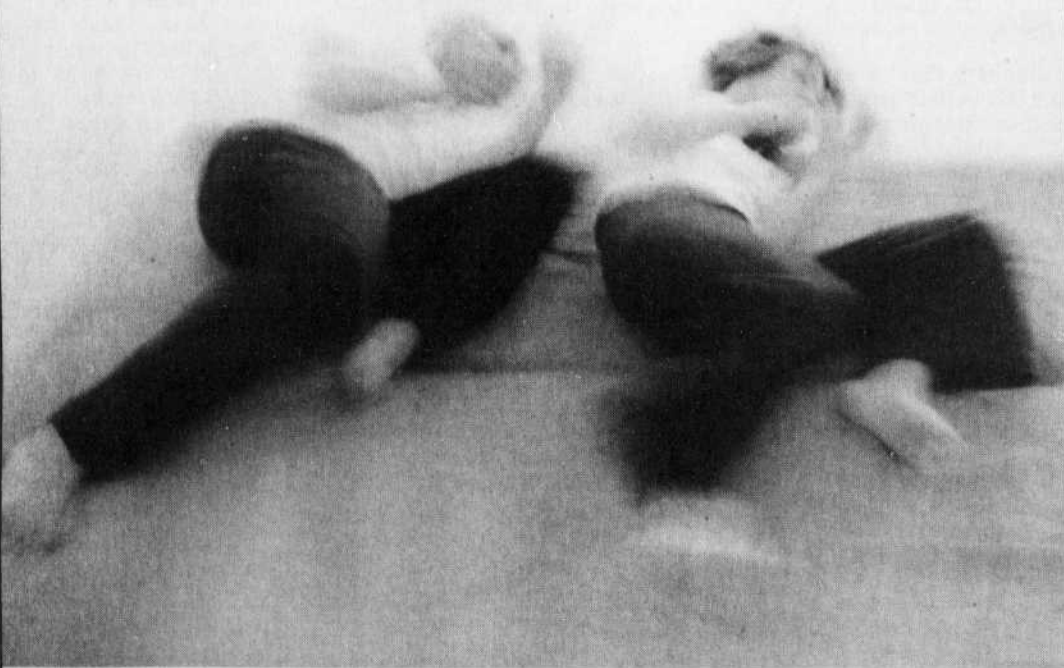
LE STUDIO DE L'AGORA DE LA DANSE PRÉSENTE

ALEXANDER BAERVOETS

(BELGIQUE)

DAS WOHLTEMPERIERTER KLAVIER ET ROOM 201

25.26.27 AVRIL 2002 20 H



«Das Wohltemperierte Klavier [...] une œuvre magnifique qui invite à s'ouvrir, à ne pas chercher de significations, mais à chérir l'éphémère de la danse.» Jeroen Peeters Veto

«[...] Room 201, un duo remarquable, au-delà de la contradiction entre le figuré et l'abstrait, entre la danse [rap]porteuse de significations et la danse formaliste.» Rudi Laermans Etcetera 18

La diffusion de ce spectacle a été rendue possible grâce au programme Accueil de spectacles étrangers du Conseil des arts et des lettres du Québec.



L'AGORA DE LA DANSE

840, RUE CHERRIER METRO SHERBROOKE

514.525.1500

ADMISSION : 514.790.1245

LE DEVOIR

PHOTO : MARC HOVLACK

«Danse hip-hop de haut niveau [...].

Ces athlètes de Philadelphie transcendent les racines populaires pour donner à cette danse une forme théâtrale stupéfiante.»

The Village Voice

DANSE
DANSE

PRÉSENTE

Rennie Harris
Puremovement
(ÉTATS-UNIS)

Répertoire

25, 26, 27 avril 2002 · 20 h

Centre Pierre-Péladeau
Salle Pierre-Mercure
300, boulevard de Maisonneuve Est, Montréal

BILLETTS (514) 987-6919 · ADMISSION (514) 790-1245

UNE ŒUVRE CHORÉGRAPHIQUE DE
JEAN-PIERRE PERREAULT

AVUIT

SUPPLÉMENTAIRES
17-18-19-20
24-25-26-27 AVRIL

MARS AU 13 AVRIL 2002

ESPACE CHORÉGRAPHIQUE DE LA FONDATION JEAN-PIERRE PERREAULT, 2022 rue Sherbrooke Est (angle de Lormier)

Billetteries : Usine C (514) 521-4493 Admission : (514) 790-1245

Le Théâtre de La Manufacture présente

du 19 MARS au 27 AVRIL 2002

Howie le Rookie

de Mark O'Rowe traduction : Olivier Choinière
mise en scène : Fernand Rainville
avec : Maxime Denommée et Claude Despins

Une puissance dramatique indéniable... un humour sombre comme la Guinness... un des sommets de la saison. *Le Devoir*

Quel coup en plein cœur... du grand art tout en finesse... une parabole du XXI^e siècle. *La Presse*

Un morceau de bravoure pour deux solides comédiens... une langue rythmée et concise, vivante, incarnée... *Voir*

On est sur le bout de notre chaise... S'ils arrêtaient leur récit, on les supplierait de continuer. *Les choix de Saphie, Télé-Québec*

On a l'impression d'être dans l'histoire avec l'acteur... une résonance très actuelle. *À voir. Montréal Express, SRC*

Admission : 514-790-1245

LE DEVOIR

LA LICORNE

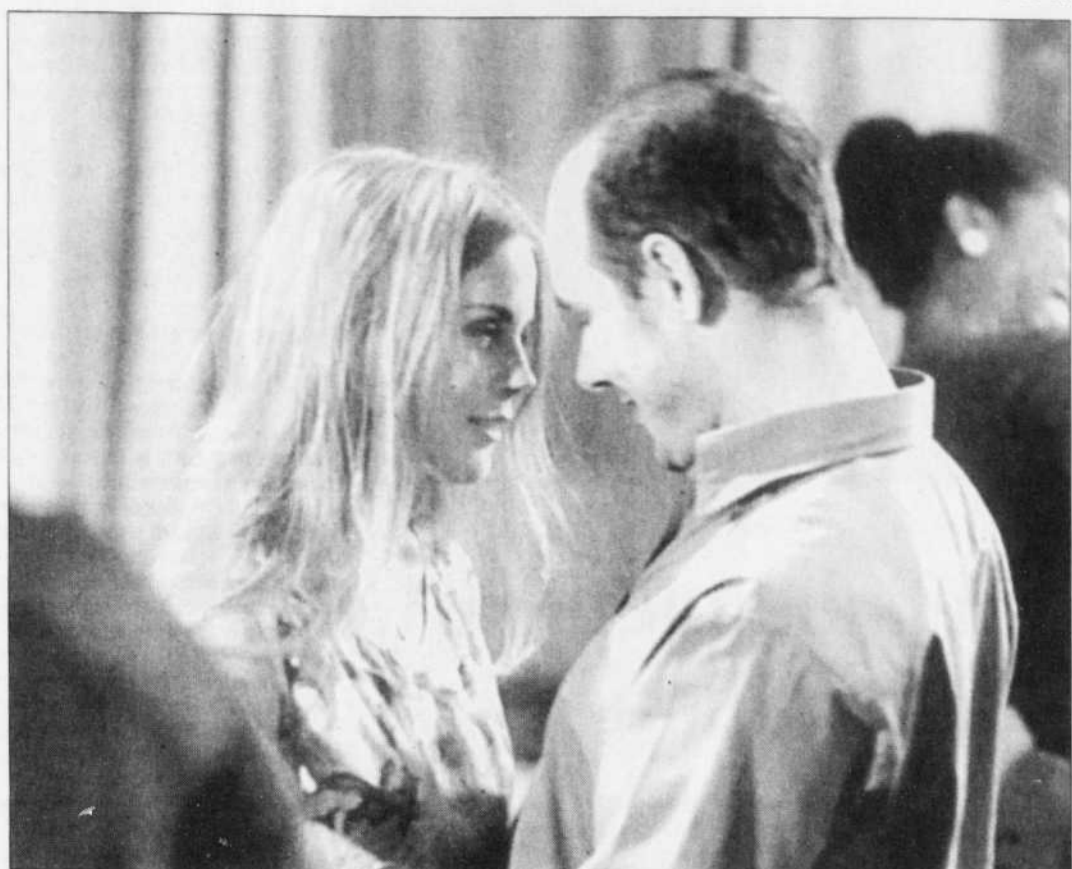
4559, Papineau, Montréal
Réservations : 514-523-2246
www.theatrelallicorne.com

Culture

Le cinéma L'agenda

exCentris HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

CINÉMA



Dans un hôpital où séjournent des personnes frappées par l'amnésie et divers troubles de personnalité, une intrigue se noue entre Claire (Isabelle Carré) et Philippe (Bernard Campan).

Quand seul le présent compte

SE SOUVENIR DES BELLES CHOSSES

Réalisation: Zabou Breitman.
Scénario: Zabou Breitman et Jean-Claude Deret.
Avec Isabelle Carré, Bernard Campan, Bernard Lecoq, Zabou Breitman, Anne Le Ny, Dominique Pinon, Aude Briant.
Image: Dominique Chapuis.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

Ce film touchant interroge la mémoire. Celle qui foute le camp, qui se présente comme un gruyère plein de trous, la mémoire qui dérive du côté de l'amnésie. La comédienne Zabou s'attaque pour un premier long métrage au difficile pari de tourner la moitié du film dans un hôpital psychiatrique et de mettre en scène des personnages aux prises avec l'oubli. Elle révèle un vrai talent de metteur en scène, une audace et une aisance de direction d'acteurs qui laissent présager une prometteuse carrière derrière la caméra.

Il faut dire qu'elle a su s'entourer d'un solide duo d'interprètes: Isabelle Carré (qui s'était fait remarquer dans *La Femme défendue* et qu'on a revue depuis dans les films de Jean Becker, Jeanne Labrune et Diane Kurys) et Bernard Campan (surtout présent auparavant dans les comédies

qu'il coréalisait avec Didier Bourdon). Ils sont remarquables. Elle, dans la peau de Claire, une jeune femme qui souffre de troubles de mémoire après avoir été frappée par la foudre mais dont le mal évolue et cache d'autres sources. Lui, Philippe, qui a survécu à un accident d'auto où sa femme et ses enfants ont perdu la vie et dont les souvenirs sont en panne.

Dans cet hôpital baptisé Les Écureuils, où séjournent des personnes frappées par l'amnésie et divers troubles de personnalité, une intrigue se noue entre Claire et Philippe. À travers les regards timides, un frôlement, une caméra collée aux acteurs, à l'inanimé, au parc, à la rue, l'action psychologique puise une densité aux petits riens et une poésie douloureuse naît de cette structure souple, de cette caméra baladeuse et des acteurs, bien sûr. Un comédien québécois, Michel Laliberté, joue d'ailleurs dans le film un petit rôle de préposé d'hôpital (avec un accent à couper au couteau). La mère de la cinéaste est Québécoise. Clin d'œil à ses origines, sans doute, que ce petit rôle venu de chez nous.

Se souvenir des belles choses est une histoire d'amour entre un être qui se redécouvre et un autre qui se perd avec un lien tissé d'attentions et de tendresses infinies, ces petits aide-mémoire amoureusement écrits

ou enregistrés pour aider l'autre à se diriger, ces détresses, ces abandons, ces peurs. Autre beau personnage du film: le médecin, incarné par Bernard Lecoq, en homme qui choisit de laisser l'amour primer sur d'inutiles thérapies. L'assistante et amoureuse du médecin, en un rôle presque d'ombre, est incarnée par la cinéaste elle-même. Plus trouble sera la figure de Nathalie, la sœur de Claire, qui veut tout contrôler et se révolte en sentant sa cadette lui échapper. Les personnages ne seront jamais vraiment expliqués, plutôt lancés là dans ce moment de crise. D'où viennent-ils? Quel fut leur passé? L'histoire fait le pari de l'amnésie même chez les non-amnésiques. Seul le présent compte, même lorsqu'il préfigure (pour Claire, à tout le moins) des lendemains terribles. *Se souvenir des belles choses* est un film de mouvement, de doute, entre maintenant et peut-être jamais. Une œuvre de générosité et de désespoir à la fois.

Bulle de savon

FESTIVAL IN CANNES

Réalisation et scénario: Henry Jaglom.
Image: Hanania Baer.
Musique: Gaïli Schoen.
Avec Anouk Aimée, Greta Scacchi, Maximilian Schell, Ron Silver, Zack Norman, Jenny Gabrielle.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

Le film fera sans doute sourire l'avant tout les familiers du cirque annuel que représente le Festival de Cannes. Filmé au cours de l'édition 2000, *Festival in Cannes*, d'Henry Jaglom, entend montrer les dessous mercantiles de la grande fête du cinéma à travers une fiction un peu caricaturale mais souvent amusante. Le film sent le petit budget et prend parfois des allures de documentaire quand il s'égare du côté de la faune bariolée qui hante les lieux. Mais il crée, avec quelques figures centrales, une intrigue à plusieurs personnages qui se croisent, se déchirent, s'amusent, se trahissent et s'exploitent les uns les autres.

Au centre de l'histoire: une belle actrice sur le retour, Millie Marquand (Anouk Aimée), que les réalisateurs s'arrachent. Alice Palmer (Greta Scacchi), une comédienne qui veut réaliser son premier film, la courtise pour un rôle de premier plan. Rick Yorkin (Ron Silver), un producteur américain sans trop de scrupules, souhaite la recruter pour une brève incursion dans une superproduction. Sans oublier Viktor (Maximilian Schell), le mari cinéaste et joli cœur de Millie Marquand, qui se laisse acheter par le plus offrant. Au milieu de tout ça, Kaz (Zack Norman), une espèce de joker insupportable, producteur de pacotille qui fait la navette entre tout le monde, gonfle les enchères, magouille et fausse le jeu. Amours croisées, affaires brassées, alliances détournées: le tourbillon cannois se joue ici avec des percées d'humour grinçant qui frôle joyeusement le cynisme, de romances et de frivolité portées à leur comble dans cet univers factice, au milieu des palmiers, des cocktails et des yachts en rade devant la baie mythique où plongent les baigneurs.

Le film est une bulle de savon, sans portée particulière, qui amusera les initiés, rasera peut-être les autres. Anouk Aimée domine la distribution avec sa classe mélancolique, sa finesse de jeu et son mystère. Greta Scacchi se voit réduite à un rôle assez fade de presque ingénue. Mais Zack Norman, dans la peau de l'insupportable Kaz, se démarque

aussi, tant il parvient à herisser tous nos poils avec son agitation perpétuelle. On s'irrite du fait que tout se déroule en anglais et qu'on entend à peine, même en fond sonore, la langue du pays. Le cinéaste Henry Jaglom, Britannique de naissance, acteur à

ses heures, est domicilié à Hollywood où il dirige des films indépendants. Il met Cannes à sa main, à sa langue, nous fait sourire à l'occasion, mais son film passe en coup de vent dans nos esprits et ne revient guère nous hanter après coup.



Au centre de *Festival In Cannes*: Kaz Naiman (Zack Norman), Greta Scacchi (Alice Palmer) et Millie Marquand (Anouk Aimée).

«BOULEVERSANT.» Studio Magazine
«MAGNIFIQUE!» Paris Match



MICHEL SERRAULT MATHILDE SEIGNER

une hirondelle a fait le printemps

un film de CHRISTIAN CARION www.christalfilms.com

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

«Un film jeunesse MÉGA FULL COOL!»
Louise Blanchard, Le journal de Montréal

CLAUDE VEILLET et JACQUES BONIN en collaboration avec Tim Hortons

Marie-Chantal Perron
Gildor Roy

«Un film a-d-o-r-a-ble!»
- Le Journal de Montréal

«Absolument merveilleux!»
- Catherine Vachon
Salut Bonjour, TVA

«On sort de la représentation avec un sourire. Un peu comme si on avait rencontré une cousine d'Amélie Poulin.»
- Sonia Sarfati, La Presse

La mystérieuse mademoiselle C.

de DOMINIQUE DEMERS

www.christalfilms.com/mysterieusemlec

EL ESPINAZO DEL DIABLO
(L'ÉCHINE DU DIABLE)
EN UN FILM DE GUILLERMO DEL TORO

www.elspinazodeldiablo.com

13 À L'AFFICHE!

«MORGAN FREEMAN ET ASHLEY JUDD SONT EXTRAORDINAIRES. UN THRILLER AU RYTHME RAPIDE AU TOURNANT INATTENDU.»

«FASCINANT! «CRIMES ET POUVOIR» EST UN THRILLER AU RYTHME EFFRÉNÉ QUI VOUS INTRIGUERA JUSQU'À LA FIN.»

«UN GAGNANT!»

«FANTASTIQUE! D'UN SUSPENSE SANS FIN.»

ASHLEY JUDD MORGAN FREEMAN
CRIMES ET POUVOIR

version française de HIGH CRIMES

Tout ce que vous croyez. Tout ce que vous savez. Est peut-être un mensonge.

GAGNANT 4 CÉSARS
MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE
GAGNANT
INDEPENDENT SPIRIT AWARDS
MEILLEUR FILM ÉTRANGER

Audrey Tautou
Mathieu Kassovitz

Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulin

13 À L'AFFICHE!

QUARTIER LATIN	FAMOUS PLAYERS STAGITE	MÉGA-PLEX* GUZZO	MÉGA-PLEX* GUZZO
LANGELIER 6	LASALLE (Place)	ST-BRUNO	PONT-VIAU 16
COLOSSUS LAVAL	ST-EUSTACHE	CARREFOUR DORION	PLAZA DELSON
BOUCHERVILLE	TERREBONNE 14	ST-THÉRÈSE 8	CHATEAUGUAY ENCORE
ST-HYACINTHE	ST-JEAN	PLAZA REPENTIGNY	ST-JÉRÔME
VALLEYFIELD			

À L'AFFICHE!

Culture

JAZZ ET BLUES

Les blues du paradis

Le plus récent album du duo Susie Arioli-Jordan Officer est aussi séduisant que convaincant

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Pennies From Heaven est peut-être bien le disque du printemps, voire de l'été. C'est frais, pétillant, joyeux. C'est surtout paresseux. Plus prosaïquement, le nouvel album du duo Susie Arioli-Jordan Officer est fort bien fait. Il est aussi séduisant que convaincant.

Atteindre ce résultat n'était pas évident. Cela ne l'était pas parce que goupiller un bon coup après en avoir fait un bon revient à signer un coup double. Souvent, on le sait, vouloir enchaîner de belles pirouettes se conclut par un casse-gueule. Il y a des musiciens qui maîtrisent parfaitement l'art du bon coup suivi du mauvais qui précède le bon, etc. Qu'on pense à Carla Bley. Un coup, ça va; un coup, c'est bonjour les dégâts.

Cela posé, la réussite de *Pennies From Heaven* tient évidemment à plusieurs choses. À leur combinaison, à un agencement bien orchestré de celles-ci. Pêle-mêle, soulignons le choix des thèmes, la voix toute naturelle de Susie Arioli, le jeu balancé de Jordan Officer à la guitare, la présence de Michael Browne, Solon McDade, Jeff Healey, Colin Bray et... Ralph Sutton! Décisons le tout.

Le choix des morceaux: on dit et on répète fréquemment que 50 % du succès d'un album réside dans la sélection des sujets abordés. Sur ce front, notre duo n'a pas lésiné. Il a puisé dans ce qui est ou forme la catégorie classique du jazz, à commencer par le morceau-titre. Les autres? *Honeysuckle Rose* de Fats Waller, *Night And Day* de Cole Porter, *Don't Explain* d'Arthur Herzog et Billie Holiday, *Do Nothing 'Til You Hear From Me*, les standards *Fooling Myself*, *I'll Never Smile Again*, *He Needs Me* et *No Regrets*, ainsi que les blues *Having Fun* de Peter Chapman alias Memphis Slim et *Sit Down Baby* d'Otis Rush. Le tout s'accompagne de deux originaux, l'instrumental *Jordan's Boogie* et *Walter's Flat*. Le Walter en question étant un chat.

La voix de Susie Arioli: ainsi qu'elle l'a confié, elle s'est inspirée



Le duo formé du guitariste Jordan Officer et de Susie Arioli a puisé dans les classiques du jazz.

des interprétations signées par Billie Holiday et Frank Sinatra. On mentionne cela parce que cela est très révélateur d'une esthétique qui loge à l'enseigne de la simplicité, de ce dépouillement qui permet de mieux calibrer les mots, de mieux raconter l'histoire. Si elle avait fait écho au travail d'une Sarah Vaughan ou d'une Betty Carter, alors il y aurait eu ce scat qui brise la cadence. Sa voix, à la Susie, est juste. Pas au sens technique, mais bien... comment dire? Elle est ce qui convient parfaitement au *Night And Day*.

À la guitare, Jordan Officer se révèle ou s'affiche comme un partisan des manouches. Un militant du style développé par Django Reinhardt. C'est fluide, ça coule, ça balance à la perfection. Jamais il ne se perd dans les méandres de solos qui n'en finissent pas. Officer a ceci de réjouissant que son sens de la ponctuation est très précis. Sa rythmique est toujours à propos.

À ses côtés, Michael Browne...

Michael Jerome Browne, c'est bien simple, est l'une des plus fines lames qui soit. Les croisements et supports qu'il cisele sur sa guitare ajoutent, ou plutôt rehaussent la balance du tout. Qui plus est, l'étendue de sa connaissance du vieux jazz et du blues a certainement eu ceci de bien: rassurer les autres. Les rendre plus confiants.

Ralph Sutton était connu dans le monde en tant que grand maître du strident. Il était un héritier de cette école ou style que les Pete Johnson, Albert Ammons et Willie The Lion Smith avaient inventé et développé. Toujours est-il que sur un

morceau, et un seul hélas!, on entend ce piano à nul autre pareil. On entend cette manière de faire d'un autre temps. Un temps dépassé. Celui qui avait fait la gloire de Chicago. Son jeu sur *Don't Explain* a ceci de très singulier qu'il s'avère le dernier que Ralph Sutton ait signé. Deux ou trois semaines après séance, le cœur a lâché. Passons.

Cet album, ce *Pennies From Heaven* paru sur étiquette Justin Time, c'est la plus parfaite version mont-réalaise des belles et grandes histoires racontées par Billie Holiday, Lester Young, Helen Humes et autres tailleurs du temps musical.

VITRINE DU DISQUE

Le rockeur vagabond rassemble ses enfants égarés

SIDETRACKS
Steve Earle
E2/Artemis (Sony)



Steve Earle l'a eue dure. Vraiment. Et un peu beaucoup par sa faute: l'hero, la dive bouteille, il a tête parce que c'était à portée de main des p'tits Texans vagabondant pas loin de la frontière mexicaine, mais aussi parce que adolescent, au début des années 70, il idolâtrait Keith Richards et feu Gram Parsons, grands abuseurs de substances devant l'Éternel, tout aussi valables mentors sur le plan musical que piétreux exemples de vie saine. Earle, les imitant en plus pauvre, faillit y laisser peau et os, y perdant tout de même d'arrestation en condamnation quelques années de liberté: chemin faisant, il nous a également gratifiés de quelques-uns des disques les plus sincères et les plus durables de ce qu'on appelle, faute de mieux, la musique de racines, de *Guitar Town* à *Copperhead Road*.

C'était déjà beaucoup. Et en voilà plus. Treize titres en sus, rapatriés d'un peu partout. Couvrant la dernière décennie, à peu près. «Ce ne sont pas des chutes de studio», précise l'intéressé dans le livret de *Sidetracks*, mais bien des «stray songs», des chansons égarées en cours de route, réquisitionnées par des films, oubliées sur des pressages étrangers ou données pour la bonne cause. De retour au bercail, ces airs absolu-

ment pas négligeables s'intègrent tout naturellement au cheptel. *Some Dreams*, récemment entendue dans le film *The Rookie*, est un formidable folk-rock byrdsien, qui sent bon le gazon en vrais brins d'herbe. *Open Your Window* est une *road-song* au rythme obsédant qui ne s'arrête pas aux voies ferrées. *Me And The Eagle*, *Ellis Plus One* (la version du film *Dead Man Running*) sont des ballades trop terriblement belles pour ce bas monde. *Dominick St.* est un joyeux *hoe-down* de fils de fermier. *Creepy Jackalope Eye* (quel titre!) est du Dylan dans ça d'épais de bluegrass.

Il y a aussi des versions d'autrui, aussi remarquablement variées qu'intensément investies: ça va du folk pur et dur de *My Back Pages* (façon Dylan plutôt que Byrds, précise Earle) à la poignante ballade

VOIR PAGE C 8: EARLE

L'OPÉRA DE MONTRÉAL

Pour «THERESE RAQUIN» de Tobias Picker
PREMIÈRE MONDIALE EN FRANÇAIS
Les 24, 27, 29 avril et 2 mai 2002 à 20h

Avec JESSIE RAVEN, *Thérèse* - GORDON GIETZ, *Camille*
NATHAN WENTWORTH, *Laurent* - DIANA SOVIERO, *Madame Raquin*

L'ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN DU GRAND MONTRÉAL
sous la direction de MARK FLINT

Mise en scène de FRANCESCA ZAMBELLO
Décors et costumes de MARIE-JEANNE LECCA
Traduction de NORMAND CHAURETTE

En collaboration avec COMPUWARE.

Billets à partir de 38,50 \$

(514) 985-2258

www.operademontreal.com

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

OPÉRA À LA CARTE
* DISPONIBLE *
(514) 985-2258

PRIX SPÉCIAUX
18-30 ANS
(514) 985-2258



Succession J.A. DeSève
La Presse, The Gazette, CMAA, etc.

Cette année, prenez la route du JAZZ



Bernard Primeau
Jazz Ensemble

13 MARS *Joliette* > (450) 759-6202
Salle Roland-Brunelle

22 MARS *L'Assomption* > (450) 589-9198
Théâtre Hector-Charland

6 AVRIL *Ste-Beneviève* > (514) 626-1616
Salle Pauline-Julien

11 AVRIL *Ste-Thérèse* > (450) 434-4006
Salle du Collège Lionel-Groulx

18 AVRIL *Longueuil* > (450) 670-1616
Théâtre de la ville

21 AVRIL *Baie-Comeau* > (418) 295-2000
Cégep de Baie-Comeau

26 AVRIL *Terrebonne* > (450) 482-4777
Théâtre du Vieux-Terrebonne

Québec, SPOC, etc.

Gilles VIGNEAULT

Voyagements

en direct du Théâtre Petit Champlain à Québec

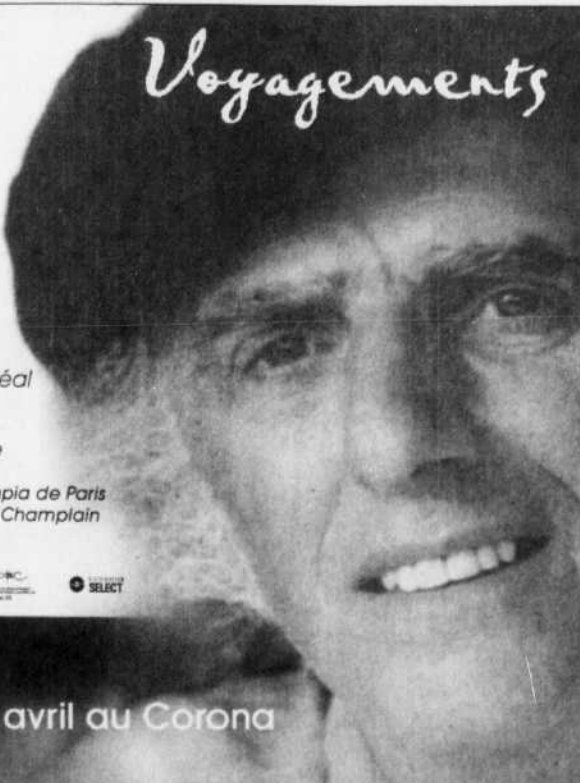
2DC

«Un récital plein d'humanité et de charme.»
La Presse

«ESSENTIEL (...) vous devez vous rendre au Corona.»
Journal de Montréal

Également disponible Coffret 4 DC
En spectacle à l'Olympia de Paris et au Théâtre du Petit Champlain à Québec.

Dernière fois à Montréal!
Spectacle *Voyagements* présenté les 26 et 27 avril au Corona
Billets: (514) 931-2088 ou (514) 790-1245 www.admission.com



10^e festival international de musique actuelle de Victoriaville
du 16 au 20 mai 2002

Keith Tippett's Tapestry
«First weaving» The British Council
Samedi 18 mai, 22 h Cascades

Mruta Merts
Direction André Pappathomas
Jeudi 16 mai, 20 h Desjardins

Set Fire to Flames
Vendredi 17 mai, 20 h MIRROR ICI

Cecil Taylor / Bill Dixon Tony Oxley
Dimanche 19 mai, 22 h

Merzbow / Pan Sonic
Lundi 20 mai, 20 h 30 MCAUSLAN LA PASSION DES GRANDES BIÈRES

www.fimav.qc.ca

Billetterie • Information
Tél: (819) 752-7912 info@fimav.qc.ca
ADMISSION: (514) 790-1245 / 1-800-361-4595

Québec, Canada, LE DEVOIR

Culture

À la baguette

Quand la démission choc de Charles Dutoit nous est tombée dessus cette semaine tel un couac au milieu de la symphonie, j'ai pensé tout de suite au film de Fellini *Prova d'orchestra* (*Répétition d'orchestre*). On y voyait des musiciens contester le chef. La colère montait dans les rangs des instrumentistes: «Plus besoin de lui», «A bas la tyrannie!», criaient-ils. Le maestro pliait bagage et tout s'effondrait. À son retour, la répétition recommençait comme avant, avec les mêmes piques et les mêmes frustrations. Ce film était une allégorie du pouvoir absolu, celui qu'incarne le seul musicien sans instrument, debout devant les autres et les dominant tous.

Ceux qui se plaignaient d'être menés à la baguette ne gémirent plus sous sa férule. Envoyée, la baguette. Le maestro est parti. L'oreille absolue n'entendra plus les cris de rage venus de la fosse. Coup de force? Coup de feinte? On verra bien.

Des histoires de chefs d'orchestre tyranniques, on en a entendu des centaines. Comme si la fonction commandait presque à tout coup l'enflure de l'ego. Comme si le caractère impossible était une condition d'embauche. Avoir une vision, c'est souvent imposer une dictature pour forcer les autres à l'appliquer. Von Karajan, paraît-il, ne donnait pas sa place au chapitre des colères et des caprices de diva. Toscanini aurait déjà cassé plusieurs fois sa baguette en injuriant son orchestre. Gustav Mahler a séquestré, dit-on, ses musiciens dans la salle de répétition afin qu'ils pratiquent sans relâche jusqu'à la satisfaction du maître. Wilhelm Furtwängler, au festival de Bayreuth, à l'heure de diriger *Parsifal*, ofusqué par une



Odile Tremblay

mise en scène qu'il jugeait trop amateur à son goût, a refusé net de participer à cette mascarade... jusqu'à ce que le metteur en scène refasse tout le travail. Monteverdi, qui avait décidé de faire jouer certains musiciens pizzicato (en pinçant les cordes) au début du XVII^e siècle, a fait enfermer les protestataires dans un cachot, avec l'appui du prince. Ils finirent, on s'en doute, par plier l'échine.

Orgueil du roi qui ne s'encombre pas de négocier avec ses sujets, que cette démission fracassante de Dutoit. Intransigeance, fierté blessée: sans doute un peu de tout ça. La Guilde des musiciens du Québec, qui entendait poursuivre bientôt le maestro en Cour supérieure pour harcèlement psychologique, le front commun des musiciens excédés réclamant que le chef change de comportement, cesse de les brimer, de les humilier: tout cela était de toute évidence trop dur à avaler pour le maître de la baguette. Mais c'est la Guilde qu'il faut blâmer pour sa sor-

tie hâtive. Les musiciens ne voulaient pas de déclaration publique sans leur accord. Elle est passée par-dessus la tête de l'orchestre. Le résultat ébranlé aujourd'hui tout le monde.

Voilà que les noces d'argent de Charles Dutoit avec l'OSM virent à l'enterrement. Ses finances sont pourtant enfin assainies, après une longue lutte, son public augmente. Alors qu'on avait promis une nouvelle maison à l'orchestre de celui qui avait tant protesté contre l'acoustique brumeuse de la salle Wilfrid-Laurier, il retire ses billes. Un autre directeur artistique inaugurerait en 2004. Et voilà! Seiji Ozawa s'apprête à quitter la direction de l'Orchestre symphonique de Boston en croulant sous les honneurs et les hommages, malgré les contestations d'usage (tous les chefs ont leurs détracteurs). Dutoit, de son côté, tire sa révérence sur un cri de rage, jurant qu'il ne remettra plus les pieds à Montréal. Ni fleurs, ni couronnes, ni médailles pour lui. Triste tombée de rideau.

On connaît si mal de l'extérieur de quoi un fleuron culturel est constitué. Le public enregistre le succès, la gloire. Il voit l'aura de l'institution, la réputation, les disques, les prix, les tournées internationales, le renom d'un des orchestres les plus réputés de la planète, le chef au sourire charmeur et à la grâce féline. Et puis toc! Celui qu'un musicien masqué sous l'anonymat qualifiait cette semaine «de grand personnage mais de bien petit homme» n'était pas d'humeur à encaisser les injures. Même si, selon la rumeur, il injurait copieusement les autres. Prétention, misogynie, caprices de prima donna, intransigeance. Au fil des ans, tout fut dit et entendu sur Dutoit. Une pétition a

même circulé en 1997 pour dénoncer les sévices psychologiques infligés aux musiciens. Elle était demeurée lettre morte.

Chose certaine, les responsabilités en temps de crise sont en général partagées. Les musiciens-vedettes ont aussi leur ego. Parfois les deux parties se braquent, se ferment, s'écroulent à qui mieux mieux. À l'origine de la plainte à la Guilde des musiciens du Québec, il y a deux musiciens dont Dutoit n'appréciait pas le travail et qui ont refusé de se présenter à une rencontre à laquelle le chef les conviait. Dans les deux camps, le dialogue s'est figé.

Sans compter les habituels jeux de couloirs. Un nouveau contrat de travail est en négociation à l'OSM. Toute cette fronde s'inscrit-elle dans une partie de bras de fer syndicale?

Une chose est sûre, les Montréalais demeurent sous le choc, tétanisés, assommés, orphelins, se demandant à quoi leurs lendemains musicaux ressembleront. Car l'Orchestre symphonique de Montréal, c'est cet homme qui lui avait donné sa prestance, sa position enviable sur l'échiquier international. De gros concerts s'en viennent et la programmation du 25^e anniversaire se voulait spectaculaire. Quoi qu'il arrive, le panorama s'est transformé. *Jamais le Québec ne retrouvera une association aussi forte que celle de Dutoit-Montréal*, avait clamé Dutoit il y a trois ans. Mégalomanie? Réalisme? L'avenir dira si l'OSM est assez rodé pour rouler tout seul sans l'éclat (et les éclats) du maestro qui a su lui apporter la gloire.

otremblay@ledevoir.ca

EARLE

SUITE DE LA PAGE C 7

country-rock *Willin'* de Lowell George (popularisée par Linda Ronstadt) et jusqu'à la furieuse *Breed* de... Nirvana. Écouter côte à côte ces vibrantes relectures et la poignée de laissées-pour-compte offre une expérience rare, uniquement comparable à l'écoute du coffret *Tracks* de Bruce Springsteen (la ressemblance du titre n'est sans doute pas une coïncidence): tel Bruce, le cher Steve ne fait que du bon, et ses chansons les plus obscures méritent l'éclairage de ses (trop rares) succès. Ses brebis égarées valent cent troupeaux bien gardés. Souhaitons que le *round-up* se poursuive.

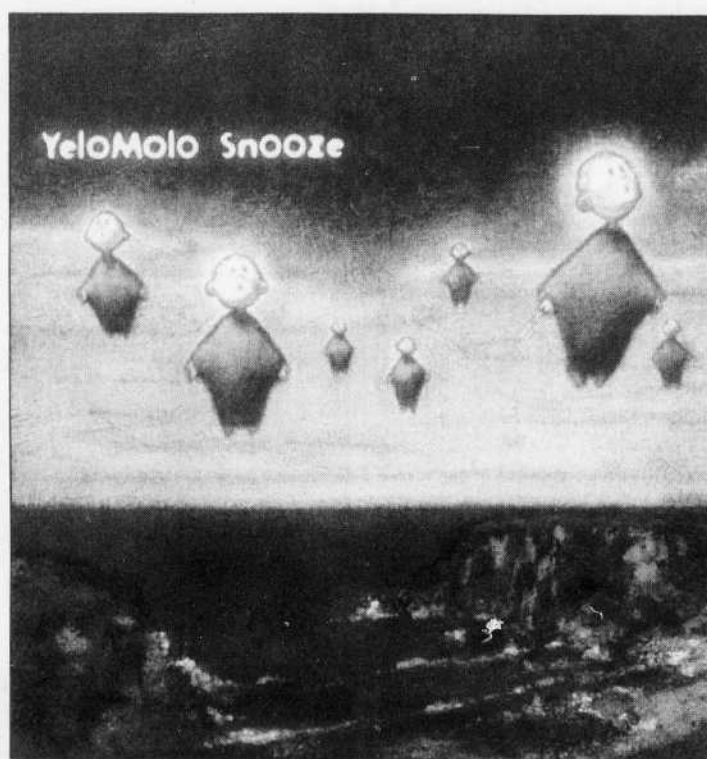
Sylvain Cormier

SNOOZE

Yelo Molo
MultiPass (Sélect)

Dilemme du deuxième disque. On fait quoi quand on est un groupe de ska pas du tout hardcore et plutôt sympa qui a touché le gros lot avec une chanson rigolote sur les critiques de variétés intitulée *Gros zéro?* «Gros zéro, la suite»? Non, bien sûr. On cherche à évoluer, c'est légitime. Cela donne *Snooze*, un drôle de disque pas très drôle où Yelo Molo, de toute évidence, se cherche. Et trouve l'impasse. Plus les guitares râpent dur (*Malaise, La Clepsydre*), plus les textes frontent les sourcils en quête de sens («*J'ai besoin d'explorer, d'apprécier / nos gestes banalisés*», chante Karine Tessier au premier degré de l'expression en quatre paragraphes simple interligne dans *Surf Ace*, excellent ska au demeurant), moins c'est frais et plus ça pèse. Pire, dès que le groupe s'éloigne le moins de la formule ska gagnante du départ, on dirait Noir Silence, Kermess et assimilés, aux cuivres près. Ce n'est pas un compliment. Et quand c'est joyeusement ska comme sur le premier disque (*En vedette... / Laisse-toi pas l'en aller*), force est d'avouer qu'on finit par se lasser: variantes ou pas, intro à cappella pour *Alcyon*, salve de rythmes latins à la fin de la chanson-titre, le genre a ses limites. En vérité, Yelo Molo échoue très exactement là où les Cowboys Fringants ont réussi: au confluent de la pertinence et du party. Domage. Attachante bande de fadas de musique, chouette équipe garante de chouettes spectacles, il manque à Yelo Molo un parolier capable de mordre en rigolant, sorte de Monoc' Serge ou de Jean-François Pauzé (celui des Fringants): pour survivre à *Gros zéro*, Yelo Molo devra se distinguer autrement qu'en bondissant.

S. C.



ARCHIVES

FEMMES DE PARIS GROOVY SOUNDS FROM THE 60'S

Artistes divers
Anthology's (Fusion III)

Connaissez-vous Jacqueline Taieb, Violaine, Cosette (non, pas celle de Valjean), Christie Lame, Adèle (non, pas celle qui faisait le ménage à la télé), Patricia, Eileen, Liz Brady? Ce sont les aspirantes idoles de la France yéyé des années 60, celles qui n'ont pas été Sylvie, Françoise ou Sheila, celles qui ont fait 45 petits tours et puis s'en sont allées. Ce qui ne veut pas dire que leurs airs ne sentaient pas bon. Entre tabac et bide, il s'en fallait souvent de peu de chose au temps des copains (comme maintenant), mauvaise gérance, programmateur de radio mal luné, chroniqueur négligent, simple déveine. Aujourd'hui, on réévalue: Jacqueline Taieb chantant *7 heures du matin*, délicieuse description du lever d'une jeune fille à gogo («*Z'avez pas vu ma brosse à dents?*»), c'était au moins aussi bath que Bardot sur la *Harley-Davidson* de Gainsbourg. Ça aurait dû cartonner, c'est resté dans les cartons. Consolation, ça revit dans un joli boîtier cartonné, inclus parmi une vingtaine de titres tout aussi pimpants et frais.

Riche idée que cette compilation intitulée *Femmes de Paris*, importée chez nous par Fusion III. Riche idée pas exactement

neuve: depuis des années, sur le marché gris (de collectionneur à collectionneur), il y a bon nombre de très chouettes recueils de la même eau sucrée, notamment la série *Nous les filles - 20 Rare «Popcorn» Oldies* en France, ainsi que les six remarquables volumes de la série *Ultra-Chicks* chez nous. Ce sont les rarissimes 45-tours ainsi dénichés, gravés main sur compact et partagés sous le comptoir par quelques aficionados de la chose yéyé qui sont finalement révélés au grand jour: applaudissons ces chercheurs sans salaire.

Et chérissons leurs trouvailles. Entre autres une Cosette très Antoine dans le genre, qui invente à son tour des tas de mots dans sa craquante *Idéalisation* («*Je fais le faire désignifiger...*»); une Elizabeth à l'ego pas coincé qui scande *Je suis sublime* sur fond pop-rock de garage glorieusement garroché; une Liz Brady reine des surbouds avec sa *Partie de dames*, groove imparable de basse et riff de guitare fuzz en soutien; une Stone avant Char-dent s'appropriant sans gêne les succès des Beach Boys. «*Marqués du sceau de l'innocence*, écrit très justement Christian Eudeline à l'intérieur du «*digipak*», leurs disques ont souvent mieux vieilli que ces éternels hits que nous connaissons tous. La patine du temps les ayant épargnés, l'effet nostalgie n'est pas de mise.» De fait, seule *La Fille de paille*, chantonnée faux par la Bardot, a des rides: ajoutée au lot pour attirer l'œil, la star est en trop parmi ces belles recalées.

S. C.

HIP-HOP

ARRHYTHMIA

Antipop Consortium
(Warp)

Qui aurait un jour pensé découvrir un album complet d'Antipop Consortium sur l'étiquette électronique Warp? Du hip-hop à saveur techno? Pas du tout, simplement un trio new-yorkais qui tente sans cesse de faire avancer son art. Après l'étonnant (mais trop bref) *The Ends Against The Middle*, paru l'automne dernier, Priest, Sayid et Beans récidivent et gagnent encore du terrain sur *Arrhythmia*. Des parutions incroyables du label Def Jux (Cannibal Ox, Æsop Rock) aux tentatives limitées des membres du collectif Anticon, APC (pour les intimes) se hisse parmi les plus inventifs dans le cercle restreint du hip-hop indépendant. Beaucoup moins brouillon que *The Tragic Epilogue*, ce nouveau disque fait preuve d'originalité en devenant un véritable casse-tête sonore. Grâce à des rythmes efficaces et déconstruits, des textes commentent avec autant d'humour que d'intelligence la situation alarmante du hip-hop à l'heure actuelle. Plus près de figures charnières comme Suicide ou Autechre, APC jongle avec les nombreuses possibilités de ses métamorphoses. *Arrhythmia* s'ajuste également au chapitre de la production avec, cette fois-ci, des moyens à la hauteur. Comme quoi ce détail compte souvent pour beaucoup. De retour en concert à Montréal le 9 mai au Cabaret.

David Cantin

CONTEMPORAIN

NOCTURNE IMPALPABLE

Sylvain Chauveau
(DSA)

Dans la musique du Toulousain Sylvain Chauveau, le silence, ce silence évocateur qui ne cesse d'accomplir un trajet où le proche se mêle au lointain, est nécessaire. On trouve ici de courtes pièces avec un peu de piano, du violoncelle et de la clarinette, capables de résister au désir d'atteindre à une ampleur presque vertigineuse. Sur *Nocturne impalpable*, des instrumentaux dévoilent une profonde simplicité grâce à des mélodies souvent nerveuses. Plus près des tentatives de Satie ou d'Eno que de la plupart des musiciens de sa génération, Chauveau tente d'éclairer les parois d'une solitude fascinante. Son univers intérieur va de la transparence limpide à la noirceur la plus sauvage. Le risque en vaut la peine tant

ces murmures s'élèvent au rang d'une inspiration fragile. Tout aussi convaincant, son projet électro-rock, intitulé *Micro:Mega*, anticipe des horizons encore plus sombres. Les six variations d'*Annex* passent du désordre foisonnant au calme anodin. À l'écoute de ces chansons, on pense à maintes reprises au cinéma de Bresson ainsi qu'au «balbutiement blanc» d'André du Bourchet. Un jeune créateur à surveiller.

D. C.

ÉLECTRONIQUE

TENDER LOVE

Snd
(Mille Plateaux)

On connaît la réputation des Allemands deleuziens de Mille Plateaux: un endroit révé en matière d'électronique minimale et répétitive. Les deux compilations *Clicks & Cuts* sont d'ailleurs devenues des références incontournables pour quiconque s'intéresse à cette forme d'avant-garde musicale. En parfait accord avec l'esthétique de ce courant, le duo Snd de Sheffield impressionne avec *Tender Love*. Ce troisième disque de Mark Fell et Mat Steel réussit un tour de force en amalgamant les bases mélodiques du r'n'b, du funk et du breakbeat dans un contexte d'épuration à l'extrême. Cela donne une suite de petites fenêtres sur un monde où l'artifice n'intervient jamais. Le rythme, fait de coupures et de raccords, ne cesse de prendre appui sur une ascèse du son dans sa forme la plus pure. À l'image du design de cette pochette aux teintes chaudes et aux formes géométriques, on succombe au paradoxe de cette musique qui creuse à même ses propres fondements. Des lignes incessantes où chaque note tourne sans cesse sur elle-même. Ce métissage, aussi subtil que complexe, échappe à toute catégorisation. *Tender Love* de Snd, on l'espère, fera date.

D. C.

DISQUES CLASSIQUES

L'ÉVANGILE ROUGE

Ivan Wyschnegradsky: L'Évangile rouge, op. 8; Deux chants sur Nietzsche, op. 9; Deux chants russes, op. 29; A Richard Wagner, op. 26. Bruce Mather: Un cri qui durerait la mer (1985); Des laines de lumière (1996). Michel Ducharme (baryton-basse), Pierrette Lepage et Bruce Mather, piano. SNE SNE-627-CD.

Amateurs de frissons étranges, courez vous procurer cet enregistrement. D'abord, bien des mélodies sont dans la plus pure tradition slave. Cela ne choque

pas les oreilles. Ce qui les chatouille, c'est l'usage des quarts de ton par Wyschnegradsky. Cela sonne comme du Rachmaninov coloré et inspiré. En plus, il y a le souffle de la conviction et la passion de l'exploration de nouveaux territoires sonores. Je me répète: ce n'est pas atonal, c'est simplement écrit avec 24 notes plutôt que les 12 notes usuelles et usées. Pour ce faire, on a besoin de deux pianos.

Première merveille de l'interprétation: cela ne s'entend pas. La symbiose entre Pierrette Lepage et Bruce Mather est idéale: ils ne forment qu'un seul instrument. Qui sonne avec délices frimoussantes de toutes leurs sonorités qui n'ont rien perdu de leur fraîcheur, même si certaines datent de... 1920! Apôtre de longue date de Wyschnegradsky, Mather et sa complice accomplissent ici plus qu'un témoignage de passion fidèle: une joie, de celle qui est toujours renouvelée, de musique originale et bien faite.

Les deux œuvres de Mather font entrer dans un autre univers. Certes, la filiation s'entend, mais elle est double. Celle de Wyschnegradsky dans certaines joies sonores, certes de la modernité sérialiste de Darmstadt dans le plaisir de l'atonalité ludique (oui, la musique sérielle sérieuse peut sourire). Même si le sujet des textes est sombre, Mather fait d'irrésistibles broderies raffinées. Si vous vous sentez courageux, commencez par écouter *Des laines de lumière*. Cela vous convaincra de la pertinence de la musique contemporaine et, surtout, que dans un monde de «chercheurs» (ou de chercheurs, comme parfois aime s'appeler quelques imposteurs se nommant compositeurs), il y a les trouveurs (comme au sens des découvreurs médiévaux: on trouvait quelque chose et on en faisait de l'art).

Il faut parler du chanteur. Michel Ducharme n'a peut-être pas la plus belle voix de baryton-basse, mais au moins, il chante, et juste (même en quarts de ton). Il sait se faire intense à souhait comme discret à plaisir. Dans ces deux types de répertoire, il s'avère d'une belle souplesse et polyvalent comme il le faut.

On voudrait simplement que... la prise de son eût été meilleure. Rien n'est parfait dans le monde de la frange créatrice. Alors, si on ne peut qu'honnêtement déplorer qu'il n'y ait pas à les mêmes moyens technologiques que pour certains «grands classiques», au moins saluait-on chaleureusement le fait que l'intuition et l'art transcendent hautement ces contingences.

François Tousignant

PLONGEZ !

dans le 21^e radiothon de
CKRL MF 89,1

les 12, 13 et 14 avril
sous la présidence de
Mara Tremblay

Écoutez-nous sur le web
www.ckrl.qc.ca



Assistez également au spectacle bénéfice
de MARA TREMBLAY
dimanche 14 avril à 20h
à L'Autre Caserne 325, 5e Rue, Québec
Billets: 25\$ (20\$ membre de CKRL)
info: (418) 640-2575 ou
billetech: (418) 643-8131

Arion

Ensemble de musique ancienne
aux instruments d'époque

AUX PORTES DU CLASSICISME

Soliste et chef invité:
BARTHOLD KUIJKEN, flûte baroque

Au programme:
des symphonies de C.P.E. Bach, F.X. Richter,
et J. Stamitz et des concertos pour flûte
de F. Benda et J.C. Bach

VENDREDI ET SAMEDI 19 ET 20 AVRIL 2002 À 20H
Salle Redpath de l'Université McGill

COMPLÈT DIMANCHE 21 AVRIL 2002 À 14H
Théâtre Paul-Desmarais, Centre Canadien d'Architecture

Renseignements et billetterie: (514) 355-1825 ou arion@early-music.com



LA BARBÉRIE
MICROBASSIERE
coproducteur de l'événement

Radio-Canada
Télévision

Silvano

Télé-Québec

Zazou

Compagnie

Arion



BANQUE
LAURENTIENNE

MORNEAU
SORECO

LAVERGNE
DE BILLY

CCA

#1007